

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

227-228 | 2018

Varia

Tarun Chhabra, *The Toda Landscape. Explorations in Cultural Ecology*

With a foreword by Anthony R. Walker. New Delhi, Orient Blackswan, 2015, 543 p., bibl., index, ill., fig., tabl., cartes (« Harvard Oriental Series » 79).

Marie-Claude Mahias



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32958>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 291-302

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Marie-Claude Mahias, « Tarun Chhabra, *The Toda Landscape. Explorations in Cultural Ecology* », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32958>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Tarun Chhabra, *The Toda Landscape. Explorations in Cultural Ecology*

With a foreword by Anthony R. Walker. New Delhi, Orient Blackswan, 2015, 543 p., bibl., index, ill., fig., tabl., cartes (« Harvard Oriental Series » 79).

Marie-Claude Mahias

RÉFÉRENCE

Tarun Chhabra, *The Toda Landscape. Explorations in Cultural Ecology*, With a foreword by Anthony R. Walker. New Delhi, Orient Blackswan, 2015, 543 p., bibl., index, ill., fig., tabl., cartes (« Harvard Oriental Series » 79).

- 1 L'intention de Tarun Chhabra n'est pas de compiler ni d'actualiser ce qui a déjà été écrit sur les Toda, vivant sur le plateau des Nilgiri en Inde du Sud non plus de produire une description exhaustive de la culture toda. Il entend plutôt combler ce qui lui apparaît comme des lacunes, faire connaître le présent des Toda tels qu'il les fréquente depuis 1990, et protéger leur patrimoine culturel. Il veut surtout que ses écrits bénéficient aux Toda eux-mêmes et leur donnent un peu de pouvoir sur le choix de leur avenir.
- 2 Telles sont les lignes directrices qui ont présidé à la construction de ce livre, dont la plupart des treize chapitres reprennent, sous une forme plus ou moins révisée, des articles publiés dans des revues indiennes difficilement accessibles. Les sujets lacunaires comprennent les prières sacrées, les vêtements et les motifs de broderie (chap. IV), le miel (chap. VI), les migrations saisonnières des buffles (chap. V), les rites spécifiques effectués dans le temple-laiterie de Konawsh (chap. VII), la géographie sacrée (chap. VIII), les eaux sacrées (chap. IX), les routes suivies par les esprits des défunts (chap. X) et, enfin, l'ethnobotanique (chap. XI à XIII). Tous les thèmes développés concourent à éclairer les relations des Toda avec la nature, ce que le titre du livre résume de manière judicieuse : le paysage étant aussi bien l'espace physique, objectif, que l'espace mental, autant ce qu'il est convenu d'appeler l'environnement que sa représentation culturelle, chargée de

significations et d'émotions. L'ouvrage se termine par un bref épilogue, six annexes qui sont des lexiques de la flore, de la faune, de la géographie, du paysage et du calendrier, des chants sacrés, des aliments et des nourritures festives, ainsi que des termes relatifs aux buffles. S'y ajoutent une bibliographie, un index d'environ 1150 entrées et une liste des illustrations comprenant 430 photographies en couleurs et 11 cartes.

- 3 Tarun Chhabra, chirurgien dentiste installé à Ooty, est une figure bien connue des Nilgiri et de tous les chercheurs étrangers travaillant dans la région, et sans nul doute le plus intime connaisseur des Toda. Parlant couramment leur langue et bénéficiant d'amitiés durables, il a pu participer à des événements particulièrement importants, exclusifs et secrets. Il est à la fois chercheur, approfondissant sans cesse sa compréhension de la culture toda, homme de terrain, ayant arpenté la région dans tous les sens, voulant expérimenter et ressentir par lui-même, et homme d'action, militant pour et avec les Toda.
- 4 Dans un long prologue de 29 pages, Tarun Chhabra relate sur un ton personnel et sensible, les étapes de sa rencontre avec les Toda : d'abord sa fascination à la lecture des livres de W. H. R. Rivers, Murray B. Emeneau et Anthony Walker, puis sa première visite dans un hameau, l'invitation à une cérémonie, la réparation d'un temple au toit conique, l'excursion au hameau sacré de Nhyoollnn, la découverte du temple de Konawsh. D'autres excursions, en compagnie d'amis toda, le conduisent à explorer les chemins suivis par les esprits des défunts et à confronter les données mythiques à la réalité du terrain. Ce sont pour lui autant d'occasions de découvrir des plantes aux propriétés étonnantes, connues des seuls Toda. La collaboration d'un botaniste, qui aiguise et oriente sa curiosité, d'un écologue et d'un expert toda, mènera à la création d'un Refuge botanique. Les plantes lui ouvrent la porte du monde des insectes, des oiseaux et des animaux. C'est ainsi que, d'une rencontre à une autre, d'excursions en aventures, il a appris le pays toda et ses habitants, acquérant progressivement la perception d'une harmonie entre les êtres vivants et les forces naturelles.
- 5 Rapidement convaincu que préserver cette culture unique et fragile est plus important que publier des articles, il saisit l'occasion de la reconstruction du temple-laiterie de Kehhwehdr pour créer la Toda Welfare Society (*Toda Nalavaazhvu Sangam*), une association à but non lucratif, enregistrée en 1992. Cette association a d'abord soutenu des projets visant à perpétuer les activités toda : acheter un buffle pour les habitants du hameau de Kerrir, qui purent ainsi reconstituer un troupeau et faire fonctionner le temple-laiterie ; aider à la reconstruction du hameau saisonnier de Nhyoollnn, dévasté par des éléphants ; encourager la réoccupation de sites abandonnés depuis plusieurs années ; subventionner la construction de maisons traditionnelles avec voûte en berceau et matériaux localement disponibles, qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture vernaculaire et des modèles d'écologie, durables, résistantes aux vents violents, en parfaite harmonie avec les pentes herbeuses des Nilgiri. Progressivement, les actions de l'association ont été élargies dans deux directions : d'une part, en apportant un soutien financier personnalisé à des malades ayant besoin de traitements lourds et onéreux, ou à des jeunes voulant suivre des études supérieures ; d'autre part, en intéressant les autorités politiques et administratives régionales afin d'obtenir le financement de projets tels que l'électrification et l'approvisionnement en eau des hameaux, ou l'implantation d'un point de vente de tissus brodés, géré par des femmes, à l'intérieur même du Jardin botanique de Ooty. L'auteur clôt le prologue en décrivant le paysage sonore tel que lui-même le perçoit à l'intérieur

d'une maison, donnant à entendre et à reconnaître le vent, la pluie, les cris des animaux, et faisant ressentir l'atmosphère protectrice de la maison toda.

- 6 Le livre s'ouvre ensuite sur une présentation générale de la géologie, de la géographie et du climat des Nilgiri. Une étude récente des pollens conservés dans les tourbières atteste la coexistence, depuis 40 000 ans, des prairies et des forêts (*shola*), caractéristique du plateau jusqu'au XX^e siècle, qui fait de la région une mine de ce qu'on appelle désormais la biodiversité, préservant des espèces rares, endémiques, tant faunistiques que floristiques. L'organisation sociale des Toda, qui se trouvent exclusivement sur le haut plateau, est présentée dans ses grandes lignes, avec les moitiés endogames, les patriclans exogames, eux-mêmes divisés en deux sections, le rôle des matriclans, ainsi que les transformations depuis l'époque coloniale. Tous ces éléments sont repris et approfondis dans les chapitres suivants.
- 7 Après avoir brièvement rappelé que la culture toda est centrée sur les buffles (plus exactement des bufflonnes) et sur le processus très ritualisé de la transformation du lait que seul un « prêtre » peut effectuer, le chapitre II fait entrer le lecteur dans le paysage tel que le conçoivent les Toda : un paysage culturel qui garde les traces matérielles des exploits des dieux, du « temps du rêve » où ces derniers coexistaient avec les Toda, avant d'aller résider dans les sommets alentour, et dont la mémoire est transmise par les mythes qui constituent les prières des temples. Voulant tester la réalité des sites mythiques et fidèle à son désir d'éprouver par lui-même, Tarun Chhabra effectue le pèlerinage de Malleswara Hill, au sommet de laquelle Toda et Kurumba ont établi leur principale divinité. Les rares pèlerins sélectionnés y parviennent après une journée de marche et l'ascension finale d'un piton rocheux de plus de 120 mètres, sans manger, ni boire ni satisfaire aucun autre besoin naturel. Il faut lire jusqu'au chapitre XII pour savoir par quel moyen l'auteur a réussi cet exploit.
- 8 Tous les mythes toda font référence aux caractéristiques du paysage des Nilgiri. L'un des plus fascinants porte sur le voyage des esprits des morts vers l'autre monde, présenté dans le chapitre X. Il décrit le chemin que le dieu Aihn prit lorsqu'il décida de créer « un autre monde », et précise les conditions pour y accéder : avoir accompli les rites prescrits au cours de sa vie, c'est-à-dire, pour les hommes, avoir servi comme prêtre dans un temple-laiterie, et pour les femmes, avoir célébré le rite de paternité, au septième mois de grossesse. C'est ce voyage dans l'autre monde que les rites funéraires ont pour but d'assurer au défunt. Tarun Chhabra a fait le voyage, comparant le mythe à la réalité du terrain, observant minutieusement les repères géographiques, les gestes à effectuer, les périls à braver, ainsi que les déviations et détours imposés par les plantations et les routes, et il en est revenu pour le raconter.
- 9 Les éléments du paysage, au cœur des prières chantées dans les temples-laiteries, sont aussi une source d'inspiration constante. Ainsi les maisons voûtées empruntent-elles leur forme aux arcs-en-ciel, le barattou reprend celle d'une fleur *Ceropegia*. Les broderies portent le nom de fleur, papillon, écureuil, colline, rayon de miel. Des plantes particulières sont nécessaires aux rites de passage. La construction des maisons et des temples requiert des matériaux végétaux spécifiques. Cela explique pourquoi, affirme l'auteur, les Toda ont toujours eu le souci de préserver leur environnement naturel. Dans ce paysage vibrant de présences non humaines, les buffles et les temples sont tout aussi divins que les dieux et les montagnes, et les innombrables rituels effectués par les prêtres ont pour but de maintenir leur sacralité.

- 10 Le chapitre II se termine avec un tableau des temples et de leur rang, en regard des patriclans auxquels ils appartiennent et des troupeaux qui leur sont attachés, mettant de l'ordre dans une organisation extrêmement complexe, qui inclut et hiérarchise les temples-laiteries, les troupeaux, les clans, les hameaux et les prêtres.
- 11 C'est à l'étude des clans, hameaux et lieux sacrés qu'est consacré le chapitre III. Quinze patriclans existent encore, qui possèdent chacun plusieurs hameaux abritant de vingt à trente personnes et comprenant des habitations et un temple-laiterie. Tous les hameaux, considérés comme ayant été créés par les dieux, ont une divinité tutélaire sous la forme d'une colline ou d'une rivière. Chacun d'eux a trois noms : un nom commun, un nom sacré (employé dans les prières, les chants, les conversations entre Toda) et un nom badaga (connu des administrations et des non-Toda). Outre les hameaux permanents, chaque patriclan possède plusieurs hameaux saisonniers, occupés pendant la saison sèche, d'autres encore uniquement pour accéder aux pâturages, et deux sites funéraires, pour les hommes et pour les femmes. Le temple-laiterie est parfois si sacré qu'il est édifié à distance de toute habitation, et que seuls les prêtres y séjournent. Tarun Chhabra établit la liste de tous les noms et la cartographie de 17 patriclans et 272 hameaux, ce qui met en évidence l'occupation préférentielle de la partie occidentale du plateau et la tendance à regrouper les hameaux de chaque patriclan.
- 12 On se rapproche ensuite des personnes pour examiner leurs vêtements (chap. IV). En dépit de l'adoption de tenues de type panindien ou occidental pour aller en ville ou au travail, le costume traditionnel (avec bijoux d'argent, cheveux coiffés en anglaises, tatouages pour les femmes et barbe flottante pour les hommes) demeure très porté par les anciens et reste obligatoire lors des cérémonies, ainsi que dans les hameaux sacrés et saisonniers. Tarun Chhabra décrit chaque pièce du costume, de même que les manières de les porter, avant de s'arrêter plus longuement sur le manteau brodé (*pootkhully*), emblématique des Toda. Fait d'un tissu de coton blanc, replié en double épaisseur, il est ordinairement drapé comme un châle couvrant les deux épaules, en sorte que la partie brodée apparaisse devant. Lors des cérémonies, il est passé sous le bras droit, de façon à dénuder l'épaule droite.
- 13 Si ce manteau est attesté depuis le XVII^e siècle, l'art unique de la broderie est bien plus récent et a obtenu, en 2013, du gouvernement de l'Inde, le statut de *Geographical Indication*. De couleurs noire et rouge, réalisées exclusivement par les femmes, les broderies furent d'abord destinées aux manteaux enveloppant les défunts, dont la jupe devait aussi être brodée – les motifs assurant la protection des esprits au cours de leur voyage dans l'autre monde – avant d'orner tous les manteaux toda. Entamée dès avant l'Indépendance par une mission de la Church of England, la commercialisation d'étoffes brodées a été poursuivie par plusieurs associations régionales, suscitant la diversification des produits et assurant des revenus aux femmes toda. L'auteur présente 17 motifs traditionnels, nommés et illustrés, inspirés par des phénomènes naturels ou des traits d'architecture. Mais la broderie toda ne cesse d'évoluer et de nouveaux motifs sont inventés, toujours inspirés par la nature (fleur d'onagre, vautour, corne de buffle, serpent) ou par des objets modernes (lampe, montre-bracelet). Des chants qui évoquent à la fois les costumes, les broderies et les bijoux concluent le chapitre IV.
- 14 De décembre à mi-février, le plateau des Nilgiri connaît des périodes de gelée avec une amplitude thermique de plus de 20°C. Seules les zones situées sur ses marges, qui reçoivent des précipitations et surtout la brume et le brouillard s'élevant des pentes, fournissent alors pâturage pour les buffles et cours d'eau pour les rituels de laiterie. Dans

le passé, la plupart des patriclans possédaient des hameaux de saison sèche, occupés par des familles entières ou par le seul prêtre, afin d'assurer la continuité rituelle. Aujourd'hui, huit de ces hameaux, considérés comme très sacrés, sont régulièrement utilisés. C'est l'étude de l'un d'eux, Nhyoollnn, qui est l'objet du chapitre V, un des plus riches du livre, celui qui parvient le mieux à faire sentir l'intrication entre les activités humaines et tous les éléments du paysage.

- 15 Après avoir exposé les origines mythiques de la propriété du hameau, ravagé par des éléphants sauvages en 1990 et reconstruit en 1994, Tarun Chhabra entraîne le lecteur dans la migration des buffles et des personnes, décrivant les rites à accomplir, l'ordination du prêtre-laitier, les rituels de purification et d'installation, le moyen de pallier la diminution des troupeaux sacrés et la nourriture cérémonielle. Il détaille aussi les tâches quotidiennes que doit effectuer le prêtre, insistant sur la manière ritualisée et signifiante de chaque geste. Viennent ensuite les textes et traductions des prières chantées par le prêtre, qui invoquent les divinités, et aussi les noms sacrés du temple-laiterie, de l'enclos à buffles, de telle pierre, d'autres pierres dans l'enclos, d'un arbre voisin, d'un récipient en terre, des troupeaux sacrés, de la lampe du temple, du ferment, les noms personnels des buffles, des poteaux et de la barre qui ferment l'enclos, du ruisseau du temple, d'un autre ruisseau, de plusieurs arbres alentour, d'un rhododendron particulier, des sentiers empruntés par le prêtre, de la colline qui domine le hameau, d'une autre colline à l'arrière du temple, de l'arbre en face de l'entrée du temple, d'une butte un peu plus loin. Ayant contribué de manière décisive à la reconstruction du temple, Tarun Chhabra est évidemment au premier rang pour en observer les opérations successives : le démantèlement de l'ancienne structure, la collecte des matériaux, la consécration et l'érection des dalles de pierre des murs antérieur et postérieur, l'installation des bottes de tiges de bambou vert qui donneront la forme arrondie de la voûte, la mise en place de la poutre fâtière, la pose des centaines des bambous horizontaux le long du toit et, finalement, la couverture de chaume à laquelle tous les patriclans sont invités à participer. Il faut encore ajuster la porte et implanter les épis de fâitage en bois sculpté. Chaque opération est initiée par le prêtre et accompagnée de rites précis. Ce n'est qu'après avoir purifié la structure entière et comblé de terre argileuse les espaces laissés entre les dalles de pierre, qu'il peut y pénétrer et y apporter les ustensiles sacrés. C'est alors le temps des réjouissances avec chants et danses, deux formes artistiques très développées chez les Toda. Tarun Chhabra explique les règles de cette poésie chantée, improvisée, dont les rythmes doivent s'accorder à ceux de la danse. Chants et danses des hommes, puis des femmes, sont suivis d'un festin de nourritures anciennes, grains de petit mil soufflés, miel et beurre clarifié.
- 16 Le chapitre se termine avec le don de sel aux buffles sacrés, une procédure complexe, conduite par le prêtre, qui mêle opérations techniques, gestes de purification, prières et chants, dont le texte et la traduction sont fournis au lecteur. Cette procédure, qui associe étroitement la terre, l'herbe, l'eau salée, le lait et les humains, est analysée par Tarun Chhabra comme une forme de gestion indirecte de l'écosystème. Les Toda ont, en effet, clairement conscience des cycles écologiques, puisqu'ils relient le don du sel aux phénomènes climatiques, aux cycles de la floraison, à l'abondance de miel et de fruits sauvages, essentiels dans leur alimentation, et aussi à l'état des pâturages et à la production de lait.
- 17 Comme tout ce qui importe aux Toda, le miel (chapitre VI) est considéré comme un don des dieux. Il figure dans des peintures rupestres, dans les mythes de création des rivières,

les prières, les rituels, les noms de personnes, les motifs de broderie et, bien sûr, dans l'alimentation de ces végétariens par choix. De nos jours encore, les Toda récoltent le miel d'essaims nichés dans les creux de branches et de troncs d'arbres. Ils aident d'ailleurs les abeilles, en protégeant les nids de la pluie et du vent au moyen d'une pierre ajustée à la cavité, et stimulent de la même manière l'installation de nouveaux essaims. La collecte se fait à la main, sans enfumage, en retirant la partie supérieure des rayons de miel et en laissant une année s'écouler avant de revenir au même nid. Elle exige la pureté des personnes chargées de cette tâche : chasteté, bain dans un cours d'eau sacré, prière chantée avant d'ôter la pierre, geste de vénération, bonnes manières de consommer.

- 18 Le chapitre VII, le plus long, est entièrement consacré à Konawsh, un hameau saisonnier situé à distance de tout lieu habité, où aucune femme n'a le droit de pénétrer. Son principal intérêt est de posséder l'un des deux temples coniques encore en activité, entouré de deux murs de pierre, ce qui signale son exceptionnelle sacralité. Ce temple n'était déjà plus utilisé lorsque Rivers le visita en 1902. Le clan décida de le reconstruire en 1992, ce qui fut fait en 1995, et il sert depuis lors un mois par an, durant la saison sèche. Ayant participé à la reconstruction, Tarun Chhabra présente un plan de l'édifice et la liste des termes vernaculaires des éléments architecturaux. Puis, abordant la migration vers ce hameau, il explique comment le prêtre et son assistant sont choisis et comment se préparent les hommes qui iront y séjourner. Le plan du site permet de visualiser l'arrivée sur place de ces hommes qui, après s'être baignés, revêtent une jupe et un manteau *pookhully*.
- 19 Tarun Chhabra décrit ensuite pas à pas le déroulement du premier jour de l'installation : l'allumage des feux de la lampe et du foyer, la mise en place et la purification des récipients, la première traite et la première cuisson de riz au lait, les prières, les chants et les danses, la consommation de ce riz au lait par le prêtre puis par les autres hommes, les prières dont le texte et la traduction sont donnés au lecteur. Plus tard, vient le moment de rentrer les buffles dans l'enclos. Après avoir encore une fois chanté la prière spécifique de ce temple, le prêtre rejoint son abri rudimentaire, où il prend son repas et passe la nuit sur un lit de fougères. Les activités du deuxième jour, en particulier tous les actes et gestes relatifs à la traite des buffles et au traitement du lait, sont à nouveau détaillées. Ce deuxième jour est en effet important car, le lait trait la veille ayant fermenté, sa transformation (barattage, fabrication du beurre et du babeurre) peut véritablement commencer. Il est effectué dans la pièce la plus exclusive du temple, en respectant des règles strictes afin que les récipients de différents niveaux de pureté ne soient jamais en contact. Puis, le prêtre « nourrit » la divinité du temple en aspergeant de babeurre et en oignant de beurre la pierre qui la représente.
- 20 Parmi les cérémonies qui ont lieu dans ce temple saisonnier, la plus régulière, célébrée quatre fois durant le séjour, est l'« application d'un agent purificateur », c'est-à-dire de bouse, sur les murs intérieurs et extérieurs de la pièce principale. Le prêtre décore ensuite le mur extérieur de lignes de beurre, qui produisent un joli dessin blanc. À leur arrivée, les visiteurs saluent le temple, offrent de l'argent pour que leurs vœux soient exaucés, puis ils chantent et dansent en cercle, et la cérémonie se termine par un repas festif.
- 21 La nouvelle lune donne le signal du retour vers le hameau permanent. Le prêtre prend un bain trois jours de suite, et c'est le départ avec les buffles. À quelque distance du hameau, les femmes attendent et reçoivent à boire du babeurre provenant du temple. Le prêtre

- abandonne alors son statut particulier en touchant un récipient puis le cours d'eau domestique, et il redevient un homme ordinaire.
- 22 La description très minutieuse des activités dans ce hameau saisonnier vise à mettre en lumière la singularité de ce temple, jusqu'aux plus infimes différences avec les autres temples-laiteries. Tarun Chhabra cherche de la sorte à comprendre le statut et l'histoire de ce temple qui reste énigmatique. Ainsi démontre-t-il qu'il présente de nombreux aspects (localisation, architecture, rituels) analogues à ceux des temples-laiteries *ti*, de grade supérieur, qui n'existent plus aujourd'hui.
- 23 Dans les chapitres VIII et IX, on revient au paysage avec l'étude des sommets et des eaux sacrés. De tous les phénomènes naturels dont le nom sacré est chanté dans des prières, les collines et surtout les sommets sont les plus révéérés en tant que lieux de résidence d'une divinité majeure ou locale. Les Toda identifient 34 de ces « collines des dieux », vénérées par tous, et connaissent les histoires de vie de ces divinités, tandis que d'autres collines abritent les divinités tutélaires d'un clan ou d'un hameau particulier. Ces 34 lieux sont situés et cartographiés par l'auteur, qui nous conte aussi les légendes expliquant l'association de telle divinité à tel clan, chaque nom appelant une nouvelle légende, une nouvelle histoire de famille divine, qui rend compte de la forme des éléments du paysage. Considérant que le sommet d'une colline est la manifestation d'une divinité, les Toda n'y construisent ni temple ni autel. Lorsqu'ils passent à proximité, ils le saluent en adoptant la posture prescrite et chantent le nom sacré de la divinité. Un tableau de huit pages présente en regard le patriclan, le hameau, le nom sacré de la colline associée, le distique qui la mentionne, ainsi que sa localisation sur une photographie panoramique. Enfin, une liste de 177 sommets sacrés, indiquant le nom toda, le nom commun et l'altitude, renvoie, pour la localisation, à trois autres photographies panoramiques.
- 24 L'auteur classe ensuite les eaux en deux grandes catégories. 1) Les rivières, cours d'eau et cascades, habités par des divinités et vénérés par tous les Toda. Cette première catégorie comprend : les deux rivières les plus importantes, présentées avec leur nom toda, le mythe d'origine qui les relie à une transgression commise par un collecteur de miel, les gués ainsi que les règles de franchissement établies dans le souci de ne pas polluer leurs eaux, et les chants qui les mentionnent ; onze autres rivières du haut plateau, un peu moins sacrées, sur lesquelles des barrages ont été construits afin de créer des lacs artificiels ; 23 marais, avec leur nom toda et leur localisation, qui ont été détruits par l'endiguement des rivières, ou grandement altérés par l'extension de l'agriculture et la plantation d'espèces végétales exotiques. 2) La seconde catégorie comprend les ruisseaux, fontaines et sources, dont le caractère sacré est reconnu localement, par un hameau, un clan, ou par plusieurs hameaux appartenant à différents clans.
- 25 Ces eaux constituent un élément nécessaire pour préserver la pureté rituelle des buffles et des temples, les deux piliers de la vie religieuse des Toda. Chaque hameau doit disposer de plusieurs sortes d'eaux sacrées destinées à des fonctions différentes. Les eaux du temple-laiterie sont utilisées pour la cuisine du prêtre, les opérations de traitement du lait, la purification des objets sacrés, du vêtement neuf d'un prêtre, de nouveaux ustensiles de laiterie, d'un temple rénové. L'eau d'une source spéciale est un élément vital pour l'ordination d'un prêtre ou la fin de sa période de service. Les hameaux importants réservent encore une autre source pour la distribution d'eau salée aux buffles, la purification des personnes, la cuisine des nourritures festives et les rites de passage. Le chapitre se termine avec le tableau du nom des eaux associées à chacun des hameaux de chacun des quatorze patriclans.

- 26 Tarun Chhabra affirme que l'utilisation de centaines de cours d'eau dans les temples-laiteries et les rituels a permis la préservation de tout l'écosystème et celle des espèces végétales qui contribuent au maintien du réseau hydrographique, assurant l'alimentation en eau des populations du plateau comme de celles des plaines, les Nilgiri étant le château d'eau des régions voisines du Sud de l'Inde.
- 27 Les trois derniers chapitres (XI, XII et XIII) réunissent les données botaniques qui informent tout le livre. Tarun Chhabra relate d'abord comment il en est venu à s'intéresser à la botanique au cours de ses excursions, à l'écoute des Toda, en découvrant le rhododendron aux fleurs neigeuses, connu des habitants mais ignoré des botanistes. Bien que l'écosystème ait été drastiquement altéré et dégradé depuis le début du XIX^e siècle, d'abord par les Britanniques (ce que Tarun Chhabra minore trop), puis par le gouvernement de l'Inde indépendante, les Nilgiri comportent encore plus de 100 espèces végétales endémiques, uniques au monde – les plus significatives étant les *Strobilanthes* et les *Impatiens*. Deux parcs nationaux ont été créés, celui de Mudumalai au Nord et celui de Mukurti à l'extrême Ouest, qui constituent le cœur de la Nilgiri Biosphere Reserve. Le Mukurti National Park est la seule zone du plateau des Nilgiri qui n'ait pas été bouleversée, mais cela reste insuffisant aux yeux de l'auteur, qui plaide pour un agrandissement de ce parc afin de restaurer l'écosystème originel et préserver les espèces en voie de disparition. C'est pourquoi il a fondé le Edhkwelynawd Botanical Refuge, « lieu à la vue magnifique ». Il entend s'appuyer sur les connaissances des Toda, dont les savoirs ethnobotaniques en font les meilleurs conservateurs de cet écosystème si particulier. Toutes les plantes qu'ils utilisent ont un nom commun et un nom sacré, et la liste des 280 espèces citées avec leur nom toda dans l'Annexe 1 ne représente qu'une partie de leur savoir.
- 28 En botaniste qu'il est devenu, Tarun Chhabra s'émerveille de la beauté et de la diversité floristique qui égale celle de l'Himalaya, et il partage son plaisir avec le lecteur en décrivant ou en évoquant, dans leur habitat, une centaine de fleurs, les deux cents espèces d'orchidées, l'abondance des fruits sauvages. Dans le chapitre XII, il examine de plus près quatre espèces végétales qui, par leur signification ou leur utilisation spécifique, lui ont permis d'approfondir sa compréhension de l'univers toda. 1) La *Ceropegia pusilla*, dont la brève floraison annonce la mousson du Sud-Ouest, aurait inspiré la forme des barattons en rotin. La racine-tubercule est mâchée pour résister à la déshydratation et à la fatigue, ou cuite comme une pomme de terre, ce que les Toda ont renoncé à faire pour préserver cette fleur devenue rare. 2) Une seule espèce de rhododendron (*R. arboreum*) est présente dans les Nilgiri et s'est étendue des forêts vers les prairies adjacentes. Les Toda en utilisent les tiges au cours des rites de grossesse, le bois pour fabriquer les portes des temples, et observent les feuilles pour découvrir les essaims d'abeilles. 3) *Satyrium nepalense* est une belle orchidée aux fleurs roses ou blanches qui peut atteindre 30 cm de haut. Naguère encore, elle se trouvait à profusion sur les pentes herbeuses des Wenlock Downs, d'où elle a disparu. Les Toda récoltent parfois le tubercule, dont ils connaissent les propriétés énergisantes. 4) L'*Eriochrysis rangacharii* est une herbe endémique, employée pour couvrir les toits des temples et des maisons traditionnelles. Autrefois présente dans les zones marécageuses de tout le plateau des Nilgiri, elle ne survit plus que dans les zones humides du Sud-Ouest, au point que le *Red Data Book of Indian Plants*¹ l'a présumée disparue. Les raisons de cette quasi-disparition sont multiples, incluant la diminution des prairies au profit des cultures commerciales, la plantation d'arbres exotiques qui alimentent l'industrie de la viscosité et modifient le cycle de l'eau, l'assèchement des

marais, la création de lacs artificiels, le surpâturage par le bétail attribué aux employés d'agences gouvernementales et de plantations de thé qui, en se convertissant au bio, deviennent plus gourmandes en engrais organique (beau paradoxe du progrès écologique et de la globalisation !), et les pesticides, mettant en évidence la pluralité des facteurs qui se combinent pour détruire l'écosystème nécessaire aux Toda. Le facteur déterminant du changement rapide de la flore des marais étant, selon un article que Tarun Chhabra ne cite pas², le surpâturage qui compacte le sol et élimine les hydrophytes.

- 29 Enfin, la richesse et la diversité de formes et de couleurs des *Impatiens* (famille des Balsaminées) qui fleurissent à la fin de la mousson du Sud-Ouest, d'août à septembre, sont illustrées par une liste de 41 espèces identifiées et 35 photographies.
- 30 Certains lecteurs considéreront peut-être ces chapitres d'ethnobotanique comme superflus. Pourtant, si l'on accepte que l'histoire des plantes nous apprend beaucoup sur celle des humains, ils deviennent nécessaires. En effet, Tarun Chhabra n'aborde jamais directement les profonds bouleversements qui ont affecté la vie des Toda, tels que l'abandon des grands troupeaux, la conversion forcée à l'agriculture et au travail salarié, ou les spoliations de terre. C'est l'étude des plantes en voie de disparition qui conduit le lecteur à s'interroger et à saisir les raisons de la transformation des espaces, de la réduction des pâturages, de l'abandon des hameaux saisonniers et des temples-laiteries, et à toucher du doigt l'antagonisme entre, d'une part, le mode de vie et le paysage mental toda, et, d'autre part, ce qu'il est convenu de nommer le développement économique et le modernisme. Ce détour par l'ethnobotanique tempère l'image passéiste, suscitée par les longues descriptions de rituels, d'une société sur laquelle l'histoire n'aurait pas eu prise, et démontre que la vie des traditions, comme celle des fleurs rares, résulte de volontés, d'efforts, de prises de conscience et même de reconstructions. Le lecteur comprend ainsi que, à l'instar des plantes et des eaux, les Toda sont au cœur de la crise écologique mondiale et des enjeux de la biodiversité. Loin d'être de paisibles tribaux folkloriques en voie de disparition, ils font partie d'un vaste mouvement qui prouve que les droits des peuples autochtones ne peuvent pas être protégés si l'écosystème dans lequel ils vivent ne l'est pas, qui s'efforce de faire évoluer le droit international afin de reconnaître les droits de la nature et des générations futures, et de confier à ces populations autochtones la gestion et le soin des écosystèmes locaux.
- 31 Alors que les sciences sociales bousculent les frontières entre nature et culture, font cohabiter et collaborer humains et non-humains, que les savoirs sur l'environnement et les humanités environnementales ont le vent en poupe, que l'on s'interroge sur la place des savoirs autochtones dans le champ de la gouvernance climatique, ce livre constitue une contribution essentielle qui nous ouvre le paysage physique et mental des Toda ; un paysage dans lequel chaque élément est connu, nommé, invoqué, révééré, et auquel ils ne cessent de se relier de multiples façons. Les linguistes et spécialistes de littérature orale devraient eux aussi accueillir ce livre avec enthousiasme car, si des dictionnaires de la langue toda existaient déjà, aucun n'explique pareillement les sens possibles de chaque mot dans leur contexte, et un autre apport majeur de ce livre réside dans les textes des prières, accompagnés de leur traduction, ainsi que dans la poésie chantée, entièrement imprégnée des éléments du paysage.
- 32 Au-delà de ces contributions, ce livre consistant soulève de nouvelles questions. Alors que les premiers habitants des Nilgiri ont souvent été présentés et étudiés comme des groupes très différents, on y apprend que la récolte du miel n'est pas une exclusivité des Kurumba et que les Toda en sont aussi experts. Les descriptions extrêmement minutieuses de

rituels révèlent aussi de nombreuses similitudes, notamment avec les Kota, au point que l'on pourrait parler d'un vocabulaire commun : bains purificateurs des hommes, jeûnes et préparations rituelles, utilisation d'écorces et d'épineux comme agents purificateurs, éléments divins portés sur le corps, exclusion des femmes des temples et même du village entier lors de certains rites, chants et danses collectives des hommes puis des femmes pour clore les cérémonies importantes, sens des pierres levées, allumage des feux cérémoniels par forage. En outre, on ne peut que s'étonner (et admirer) en constatant l'usage des pots en terre, placés parmi les objets les plus sacrés dans les temples-laiterie. Jusqu'au siècle passé, ces pots étaient fournis par les Kota, et fabriqués par les femmes kota³. Bien que tenues strictement à l'écart du domaine divin, ces femmes avaient réussi à se frayer un chemin jusqu'au cœur de la principale cérémonie annuelle kota, lors de laquelle on « fait les dieux », mais aussi, comme on le voit ici, jusqu'au sein des rites toda les plus exclusifs. D'autres questions se posent au sujet des spécialistes rituels, qui se révèlent plus sourcilieux en matière de pureté que le plus orthodoxe des brahmanes. Tout homme peut et doit servir comme prêtre au cours de sa vie, une charge à la fois temporaire et obligatoire. Compte tenu de la multiplicité et de la minutie des règles portant sur les activités, postures et gestes, chants et récitations, on se demande comment se fait l'apprentissage de ce rôle, sans texte ni maître ? En particulier à Konawsh, où tout est unique et différent des autres hameaux.

- 33 Tarun Chhabra ne doit pas craindre de répéter quoi que ce soit. Les sociétés évoluent, les regards et les problématiques changent aussi, renouvelant constamment les livres qui restent à écrire. On ne peut donc que souhaiter en lire d'autres témoignant de son engagement auprès des Toda.

NOTES

1. M. P. Nayar & A. R. K. Sastry, eds, *Red Data Book of Indian Plants*, Calcutta, Botanical Survey of India, 1987-1990.
2. Jean-Philippe Puyravaud, D. Mohandass & Priya Davidar, « Impact of Human-Related Disturbance on *Eriochrysis rangacharii* Fischer, a Rare Keystone Endemic Grass (Nilgiris, Southern India) : A Preliminary Assessment », *Tropical Ecology*, 2012, 53 (1) : 25-32 [http://tropecol.com/pdf/open/PDF_53_1/Art-03.pdf].
3. Cf. Marie-Claude Mahias, « Les potières kota (Nilgiri) : savoir-faire techniques, distinction des genres et fabrique des dieux », in Marie-Claude Mahias, ed., *Construire les savoirs dans l'action. Apprentissages et enjeux sociaux en Asie du Sud*. Paris, éd. de l'EHESS, 2011 (« Purushârtha » 29) : 159-204.